

LE REPORTER

AVRIL 2005

VOL. 6 N° 4

LE FRANÇAIS DANS TOUS SES ÉTATS

Dans ce numéro :

Le français dans tous ses états

Édito p.2

La réforme de l'orthographe au
statu quo..... p.3

Le français: une langue
branchée p.4

L'Irrespect de tout p.5

Interview

Interview avec Myriam Fimbry..... p.6-7

Media

Dire les "Vraies affaires"..... p.9

Culture

"L'Heure de l'exigence éthique.....p.10



À LA SAISON PROCHAINE

JULIE DEMERS

Bonjour chères collaboratrices, chers collaborateurs,

Au nom de l'équipe de *Le Reporter*, je vous remercie de votre participation. Chacun de vos textes, du très sérieux et scientifiques en passant par le culturel et l'humoristique, ont été appréciés.

Bien que la session se termine sous peu, vous pouvez toujours produire des textes et nous les envoyés. Ils seront conservés dans la banque de textes.

Une réunion sera organisée sous peu afin de revoir le bon fonctionnement du journal et afin de faire un bilan sur l'année qui vient de passer. Vous y êtes toutes et tous conviés. D'ailleurs, vos commentaires ainsi que vos suggestions sont fort appréciés.

Donc, merci encore et à ceux que je n'aurai pas l'occasion de revoir, je vous souhaite un très bel été et surtout du succès dans vos études. J'en profite également pour remercier notre pupitreur, Normand Bélisle; notre superviseur, Jean-Claude Leclerc; le responsable du Certificat en journalisme, Louis Poirier; et la responsable du Certificat en rédaction, Madame Lise Malo.

On se reverra en septembre, c'est un rendez-vous!

Julie Demers

Rédactrice en chef, *Le Reporter*

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE AU STATUQUO ?

LUDOVIC RHEULT

La Jonction des étudiants en journalisme et en rédaction organisait une causerie le 11 mars dernier. L'évènement réunissait des spécialistes autour d'un sujet émotif: la réforme de la langue française. Les organisateurs de la soirée ont remporté leur gageûre, parvenant à attirer une foule record - au point d'en faire paraître la salle du bar La Brunante très exigüe. La question thème de cette soirée nous interpelle tous, en tant que francophones: sommes-nous pour ou contre la réforme de l'orthographe de 1990?

La réforme soulève les passions. Le simple fait de toucher à la langue martèle notre conscience: le ruissèlement de nos aprioris vers le néant nous inquiète, le morcèlement de notre grammaire dument acquise nous fait monter le sènévé au nez, et le craquèlement de la francophonie nous fait envisager le pire. Bref, nous ne sommes plus surs de rien. Et les émotions refont vite surface. Selon nos quatre invités, nous aurions pourtant mille-et-une raisons d'adopter la réforme de l'orthographe. Elle leur plait, et selon eux les résistances céderont avec le temps.

Le Conseil supérieur de la langue française a proposé cette réforme en 1990, suite à des analyses qu'un comité d'experts eût effectuées à sa demande. Après 15 ans, la réforme demeure toutefois ambigüe.

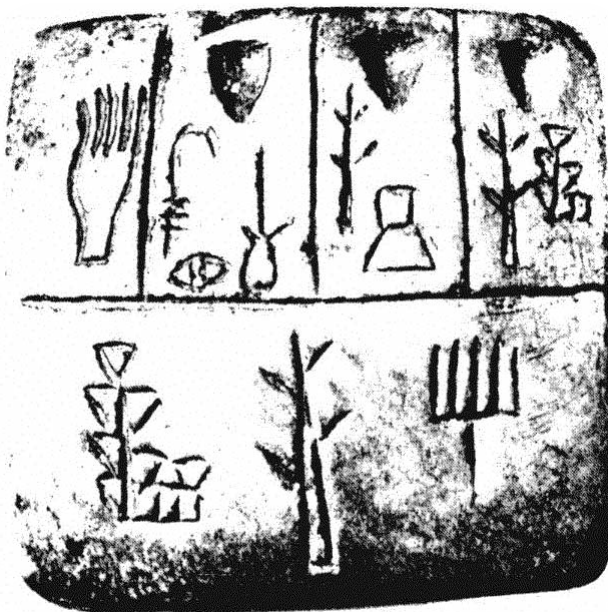
Plusieurs personnes ignorent même son existence. La réforme propose de modifier deux-mille mots de la langue française. Elle touche notamment le pluriel des noms composés, les verbes en -eler et -eter, ainsi que l'accent circonflexe.

Le francophone peut s'informer à ce sujet à l'aide des références disponibles en page 10. Ainsi, il ne pourra pas dire qu'il eût préféré qu'on le prévînt avant que les

changements ne surviennent, et lancer incongrument, à brûlepourpoint et à qui veut l'entendre: «puissè-je avoir la chance de m'exprimer avant que vous ne touchiez à ma propre langue, bonté divine?!»

Un débat sur la réforme

Le 11 mars dernier, donc, quatre sommités de la langue vinrent en débattre. Dans le camp du "pour", il y avait Karine Pouliot, cofondatrice du Groupe québécois pour la modernisation de la norme du français; Marielle St-Amour, docteure en linguistique; Aurel Ramat, célèbre globetrotteur et auteur du *Ramat de la typographie*; et Daniel Baril, journaliste à Forum. Personne n'aurait aimé se trouver dans le camp du "contre" tellement le sujet faisait l'unanimité. Ne restaient donc que quelques barrières anti-suggestives pour retarder le mouvement réformiste.



Dosés d'humour et de saveur, les discours des invités se sont bien complétés. Karine Pouliot eut tôt fait de nous faire connaître la nouvelle orthographe, ses règles et ses graphies particulières fixées ou modifiées. Ainsi, un participe passé suivant l'auxiliaire avoir et précédant un verbe à l'infinitif demeurerait invariable, mais pas toujours. Nous dirons "nous les avons laissé partir", mais "nous les avons vus partir". (Cela s'explique: nous avons deux yeux.) En général, Madame Pouliot semble satisfaite de la réforme. La nouvelle

règle des nombres, par exemple, rend la langue écrite beaucoup plus claire.

Marielle St-Amour couvrit l'histoire des réformes de la langue, rappelant notamment celle de mille-sept-cent-quarante, où près de six-mille mots furent modifiés. "L'histoire de la langue, c'est une histoire de changements" lança la linguiste pour soigner le choc de la pique réformiste. *Antidote*, un logiciel de correction

Suite page 10

LE FRANÇAIS DANS TOUS SES ÉTATS

LE FRANÇAIS : UNE LANGUE BRANCHÉE

MATHIAS MARCHAL

Accent, bleu, bulle, convivial, courriel, espace, mosaïque, naviguer, ouvrir et page sont les dix mots vedettes de l'édition 2005 de la Francofête.

Le 4 mars dernier s'est ouverte la neuvième édition de la Francofête. Durant cette célébration de la langue française, les Québécois affirment la fierté et la volonté qu'ils ont de vivre en utilisant la langue française. Le thème et ses dix mots "branchés" ont servi de toile de fond aux différents galas, spectacles, jeux linguistiques et concours qui ont été proposés tout au long des vingt jours de festivités.

Cette année, c'est le chanteur et comédien Stéphane Archambault qui était le porte-parole de la manifestation. Un rôle qui lui va comme un gant. En effet, la langue française a pour lui une importance toute particulière, puisque c'est son outil de travail et ses racines : "Ma langue, c'est mon héritage. Celui que j'ai reçu de mes parents; celui que je transmettrai à mes enfants."

La célébration annuelle du français et de la francophonie

Le 20 mars était la journée internationale de la francophonie. La Francofête était organisée autour de cette journée, où la francophonie du Canada était mise en valeur par la création d'activités d'échanges, de rapprochements et de célébrations. La Francofête a organisé de nombreuses manifestations pour promouvoir la culture d'expression française. Et, compte tenu de la multitude d'activités organisées, on comprend que l'évènement s'étende sur trois semaines.

Des jeux pour apprivoiser sa langue

De plus, le site Internet de la Francofête regorge d'activités : anagrammes, charades, mots croisés, phrases et expressions à compléter, les visiteurs sont incités à jouer avec les mots tout en s'amusant et en apprenant toujours plus sur la langue française. L'Office québécois de la

langue française et ses partenaires proposent un programme riche en activités qui s'inspirent du thème et des dix mots phares de cette année. Ces jeux linguistiques, regroupés sous forme de cahiers, sont disponibles sur le site de l'évènement www.francofete.qc.ca.

L'Office québécois de la langue française a même conçu du matériel promotionnel destiné à la population afin de soutenir l'organisation des activités et de maintenir l'enthousiasme des Québécois pour cette célébration. Ce matériel se compose d'une affiche, d'un cahier de jeux linguistiques, d'un napperon et d'une carte postale. Chaque année, le succès de cet évènement repose sur la volonté des francophones et francophiles du pays qui se sont approprié cette initiative pour en faire une période de grandes célébrations. C'est pour eux l'occasion de réaffirmer leur attachement et leur engagement envers la langue et la culture françaises. En effet, il faut rappeler qu'à l'origine la création de la Francofête avait comme objectif de rappeler aux Québécois leur volonté, leur plaisir et leur fierté de vivre en français.

De nombreux prix récompensent la bonne utilisation du français

La programmation a mis en relief l'apport des technologies de l'information et les réalisations exemplaires d'entreprises ou d'organismes qui se sont illustrés en français dans les technologies de l'information.

Enfin, pour la première fois cette année, les prix Francopub ont été remis, le 22 mars, aux concepteurs, aux rédacteurs et aux annonceurs de publicités qui se sont distingués en 2004 par la qualité de leur français. Les Québécoises et Québécois peuvent, dès maintenant, participer au vote pour l'édition 2005, puisque la récompense tient compte de l'avis du public. Le prix Camille-Laurin, qui récompense l'engagement d'une personne et sa contribution à l'utilisation du français dans sa sphère de travail, a quant à lui été décerné le 21 mars.

Suite page 10

L'IRRESPECT DE TOUT

NORBERT MARTINEZ

En " démocratie ", le peuple est théoriquement souverain. La langue grecque l'atteste. Le mot se compose de " pouvoir " et " peuple ". Mais en réalité, le peuple est assujéti à de nouveaux maîtres: l'Argent, la productivité, la performance, la flexibilité. Et encore, les inégalités, l'endettement, la pauvreté ou l'isolement, etc. Tout y est, la démocratie " moderne ", au grand complet. La langue française, héritière de la culture gréco-latine et " gardienne de la foi ", pour reprendre l'expression chère à Henri Bourassa, peut-elle encore nous libérer de cette imposture ?

L'historien François Furet, explique : "Il y a dans tout pouvoir démocratique une oligarchie cachée, à la fois contraire à ses principes et indispensable à son fonctionnement". En ce cas, nous ne serions plus en démocratie, mais en " ploutocratie ". Le Grec ancien l'atteste à nouveau. C'est à dire, le régime qui s'appuie sur " la puissance de l'Argent ". Le peuple en est subjugué. C'est bien là sa principale faiblesse. Lorsqu'il a perdu tout repère, dans sa dérouté, il a nié et renié ses convictions ancestrales. La langue a été dépouillée de ses principaux atouts : la poésie et sa mission civilisatrice. Pour se venger de son impuissance, le peuple a encore quelques

recours. Les modèles qu'on lui impose : provocation, vulgarité, exhibition de la vie privée, télé réalité et autres simulacres de la " liberté ", lui offrent, dans un tableau final, le spectacle de sa propre déchéance.

Nous en avons eu un exemple récent et retentissant, avec l'affaire de la radio " poubelle " à Québec. Mais ne nous leurrions pas, la vulgarité s'est infiltrée partout. À l'école et au travail, sur les écrans et dans les rues. Y compris jusque dans les sphères du pouvoir. " Faut voir comme on nous parle", clamaient les paroles d'une chanson à la mode, il y a quelques années. Les relations humaines en sont réduites à des "procédures", des défoulements, ou à des slogans persuasifs : " Éclatez-vous ! ". Loin de préserver le peuple de ses nouveaux maîtres, la vulgarité au contraire l'avilit et le divise." L'irrespect de la langue trahit l'irrespect de tout ", nous dit le philosophe de l'antiquité, et à sa suite, le troubadour du Moyen Âge.

Pour l'écrivain Roland Barthes, la langue " est cette parole qui dit jusqu'à la mort : je ne commencerai pas à vivre avant de savoir quel est le sens de la vie ".

INTERVIEW AVEC

DIDIER

Myrïam Fimbry, journaliste à Radio-Canada, a remporté le prix Judith-Jasmin décerné par la Fédération professionnelle des journalistes du Québec (FPJQ), récompensant le meilleur long reportage de l'année. Cinq ans après son arrivée en provenance de France, la jeune journaliste (31 ans) est déjà reconnue parmi les meilleurs professionnels, notamment pour son reportage intitulé " aides familiales, ces esclaves des beaux quartiers ". Le prix lui a été remis au cours de la soirée de gala du congrès des journalistes québécois, samedi le 4 décembre 2004, à l'hôtel Hilton de Québec. Le lendemain matin, dans le salon panoramique de l'établissement, Myriam Fimbry, radiuse, revient sur le reportage primé et sur son parcours professionnel.

Question - Que représente ce prix pour vous ?

Myriam Fimbry - C'est un beau symbole d'intégration. Je me sens vraiment bien adaptée. C'est aussi une reconnaissance de mon travail par mes pairs. En termes de relève, c'est un encouragement pour les étudiants en journalisme. Parmi les finalistes des différentes catégories de presse écrite et électronique, il y avait beaucoup de jeunes journalistes.

Q - Vous attendiez-vous à cette récompense ?

M. F. - La plus grande surprise a été de me retrouver parmi les finalistes. J'étais déjà très contente d'être retenue aux côtés de professionnels tels que Akli Aït Abdallah. A vrai dire, je pensais que c'est lui qui allait gagner. C'est un très bon journaliste, qui m'a toujours encouragé. Pour le prix Judith-Jasmin, il a présenté un reportage sur le Tibet pour l'émission Sans frontières de Radio-Canada, à l'occasion de la visite du Dalai Lama au Québec. Akli a déjà gagné des prix, et je suis sûre qu'il va gagner celui-là, tôt ou tard.

Un travail de fond et de forme

Q - Comment est né ce reportage sur l'exploitation des aides familiales ?

M. F. - En février 2003, j'avais fait un reportage pour le radiojournal sur le cas d'une femme marocaine employée illégalement et exploitée durant plusieurs

années. Elle s'était plainte aux services québécois d'immigration, qui l'avaient alors expulsée du Canada. Plus tard, j'ai voulu revenir sur le fond du problème. J'ai proposé l'idée du reportage à l'émission Dimanche Magazine avec laquelle je collabore régulièrement.

Q - Qu'est-ce qui a fait la réussite de ce reportage ?

M. F. - J'ai bénéficié d'un temps d'action exceptionnellement long. J'ai mis à profit une semaine sur le terrain pour réaliser un travail de fond. J'ai commencé par faire un important travail de recherche. Les témoignages recueillis ont été très touchants. J'ai veillé à l'équilibre des points de vue en donnant la parole aux aides familiales comme aux autorités. J'ai ensuite consacré une autre semaine au montage, en soignant particulièrement l'emballage sonore. C'est un excellent moyen de donner de la force à un reportage.



Les vertus de la radio

Q - Comment êtes-vous venue à faire de la radio ?

M. F. - J'ai débuté comme pigiste pour les journaux français Ouest France et Nord Eclair. Puis, à l'École supérieure de journalisme de Lille, j'ai voulu essayer un autre outil. J'ai alors découvert les possibilités de la radio. C'est le médium le plus instantané. Il suffit d'un téléphone pour diffuser une nouvelle. Si un attentat avait lieu ici, je pourrais joindre immédiatement la salle des nouvelles de Radio-Canada et passer en ondes en quelques instants. Le reportage écrit doit être imprimé avant d'être publié. Quant à la télévision, il faut déplacer toute une équipe et son matériel pour couvrir un événement.

Q - C'est donc l'instantanéité qui vous a plu ?

M. F. - Pas seulement. J'ai découvert aussi la possibilité de raconter une histoire comme en presse écrite, mais avec tout ce que le son peut apporter. J'adore utiliser le son pour créer des images, éventuellement en ajoutant une musique. Certaines informations sont données par le seul timbre de la voix. L'auditeur peut entendre le bonheur ou le malheur, les sanglots, ressentir l'ambiance d'une situation. Quand le son est bien pris, on emmène l'auditeur sur le lieu du reportage, comme le ferait une image télévisée.

MYRIAM FIMBRY

R BERT

Q - Par exemple ?

M. F. - J'ai fait récemment un sujet sur un projet de transformation d'un monastère de Carmélites en condominiums. J'ai interviewé le promoteur immobilier devant le monastère. Une résidente du quartier l'a alors interpellé. J'ai enregistré leur échange de points de vue. Ça a été un très bon moment dans le reportage.

Le Québec pour quelques mois, depuis quelques années

Q - Après l'École supérieure de journalisme de Lille, qu'est-ce qui vous a fait traverser l'Atlantique pour faire de la radio ?

M. F. - J'avais envie de voyages, de découvrir d'autres horizons. Si j'avais commencé à travailler en France, cela aurait été difficile de bouger par la suite. Mon école et l'université Laval de Québec ont lancé un programme d'échange d'étudiants. J'ai saisi l'opportunité d'autant plus facilement que cela me permettait de découvrir un nouveau pays, sur un autre continent, mais en conservant la langue française comme langue de travail. A l'issue du programme, j'ai réalisé un stage de deux mois à Radio-Canada, à Montréal.

Q - Comment s'est passée l'intégration ?

M. F. - Le changement de pays a été facilité par le fait que nous ayons immigré à deux : mon compagnon français, journaliste lui aussi, et moi. De plus, au Québec, les portes s'ouvrent assez facilement. On peut faire ses preuves sans a priori. Si le travail est bon, on se voit confier d'autres reportages. Et puis, les choses étaient claires : il n'y avait pas de place. Je ne devais pas me faire d'illusion pour obtenir un poste permanent.

Q - Êtes-vous remplaçante depuis votre arrivée ?

M. F. - Remplaçante très régulière (elle sourit). Dès les premiers jours, je me suis très impliquée dans mon stage. J'avais été formée au travail sur matériel numérique, à Lille et durant un stage précédent à la Deutsch Welle, une station de radio en Allemagne. Radio-Canada était en train de passer du ruban au numérique : j'étais opérationnelle tout de suite. Au bout de deux semaines, j'ai commencé à faire des reportages ! Le premier était déjà pour l'émission Dimanche magazine. Ce stage a été une expérience très, très intense. J'arrivais à Radio-Canada à sept heures du matin et je rentrais tard le soir.

" Un nouvel élan "

Q - Après le stage, comment avez-vous collaboré avec Radio-Canada ?

M. F. - J'ai bénéficié d'une autorisation de travail, avec le soutien de la société. Puis, j'ai obtenu la résidence permanente au Québec. J'ai fait des reportages pour Sans frontières et pour Macadam tribus. Pour cette dernière, qui s'adresse aux 18-25 ans, il s'agit de reportages d'une dizaine de minutes, qui demandent beaucoup de créativité. J'ai proposé des idées de sujets. Progressivement, on m'a confié de plus en plus de remplacements. Aujourd'hui, j'interviens comme sur-numéraire ou sur appel, pendant les vacances ou les maladies des permanents.

Q - A présent, vous êtes reconnue par la profession. Comment voyez-vous votre avenir ?

M. F. - J'ai de nombreuses idées de reportages, surtout des longs reportages, peut-être une série. Le prix Judith-Jasmin peut m'aider à convaincre de la pertinence de mes propositions de sujets. C'est un nouvel élan.

Le reportage de Myriam Fimbry, récompensé par le prix Judith-Jasmin, peut être consulté à l'adresse Internet : <http://radio-canada.ca/radio/dimanchemag/arc.html#5-13>

Biographie

Elle est journaliste reporter la radio Canada depuis juin 1999.


Elle collabore aux émissions Sans frontières, Dimanche magazine, Macadam Tribus, Les Affaires et la Vie. Elle travaille également en salle des nouvelles.

Diplômée de l'école supérieure de journalisme de Lille, elle s'intéresse aux sujets de l'actualité internationale.

Elle a réalisé deux grands reportages sur la situation des femmes au Maroc, diffusés l'

DIRE LES VRAIES AFFAIRES ?

STÉPHANE RICHARD

 es différents médias accordent tous une place aux commentaires exprimés par l'homme de la rue. Qu'il s'agisse des tribunes des lecteurs dans les grands quotidiens, des capsules télévisées où on demande l'avis de tout un chacun à brûle-pourpoint ou des tribunes téléphoniques à la radio, la recherche de porte-parole improvisés de la majorité silencieuse semble être d'un grand intérêt pour les distillateurs de l'information.

Alors qu'à une certaine époque les médias écrits détenaient le monopole de l'information publique, tant les journalistes que les lecteurs paraissaient faire partie d'une élite intellectuelle qui rivalisait de mots d'esprit et de figures de style.

Voilà donc que certains individus, réalisant l'énorme capital politique disponible chez les laissés-pour-compte de l'information, décidèrent de dire les " vraies affaires " aux gens n'ayant ni les connaissances ni l'intérêt nécessaire pour décoder le langage des élites.

Ce phénomène pourrait être défini comme du " populisme journalistique ". Mais qu'est-ce donc que le populisme ? D'abord utilisé pour l'analyse littéraire, le terme faisait référence à l'école littéraire visant à décrire avec réalisme la vie des ouvriers et des gens du peuple. On peut aussi lire dans le Larousse : " Attitude politique consistant à se réclamer du peuple, de ses aspirations profondes, de sa défense contre les divers torts qui lui sont faits ". Il est à noter que cette définition est essentiellement péjorative.

Alors qui a raison ? Les gens tentant de nuancer leurs opinions et de les exprimer dans un vocabulaire châtié ou ceux qui dénoncent dans une langue de la rue ? Il semble que le populisme actuel tente de concilier les deux. On

assiste de plus en plus à l'exacerbation de préjugés et au retour à la loi du talion, mais sous une image respectable.

Le phénomène de l'exposition médiatique du maire de Huntingdon, Stéphane Gendron, en est un bon exemple : inconnu de tous jusqu'à tout récemment, ce maire s'est fait connaître par ses prises de position plutôt réactionnaires. À la lecture des courriers de lecteurs, à l'écoute des tribunes téléphoniques, nous pouvons constater que M. Gendron est perçu par beaucoup de gens comme un politicien pas comme les autres, comme un homme qui dit tout haut ce que beaucoup de gens pensent tout bas, bref, il dit les " vraies affaires " !

Mais voilà la question. Les affirmations de M. Gendron sont-elles vraiment les " vraies affaires ", ou sont-elle plutôt l'expression de sentiments et de préjugés primaires plus faciles à exprimer à chaud qu'après une bonne recherche et une bonne réflexion ? Les questions qu'il règle en quelques mots, lors de ses nombreuses interventions médiatiques, sont toutes des questions complexes sur lesquelles une opinion peut être forgée à la suite de nombreuses lectures et à l'écoute de toutes les parties impliquées. Une réaction simple consiste à camoufler son manque d'information sous une bonne couche de cynisme. Une étude récente du politicologue Jean-Herman Guay démontre que moins nous sommes informés, plus nous sommes cyniques...

Les médias, par leurs choix de nouvelles et d'éditoriaux, peuvent privilégier le populisme journalistique ou plutôt susciter le désir chez le public de chercher à s'informer un peu plus. La qualité de l'information diffusée a donc une incidence directe sur les lois qui nous régiront dans l'avenir.

«L'HEURE DE L'EXIGENCE ÉTHIQUE A SONNÉ»

ÉLISABETH RICARD

Une visite guidée dans les coulisses obscures du milieu de l'information. Voilà ce que propose Mario Cardinal dans son livre intitulé *Il ne faut pas toujours croire les journalistes*. Après avoir arpenté le milieu journalistique pendant près de 50 ans, l'auteur de cet ouvrage a emmagasiné un lot important de souvenirs et de réflexions personnelles qui permettent de faire le jour sur cet univers. Malgré l'éclairage qu'il y apporte, le portrait n'en demeure pas moins sombre.

Effectivement, Monsieur Cardinal pose l'un après l'autre les jalons d'une analyse pour le moins efficace quoique peu reluisante pour le milieu journalistique. Avec une maîtrise remarquable, le propos de l'auteur coule avec aisance d'une question brûlante de l'actualité à une autre.

Propos acerbe

La liste des critiques soulevées par Mario Cardinal est longue. Il déplore que l'information soit désormais assujettie à des objectifs de rentabilité et en prime, la notion de journalisme modifiée: "les journalistes ont développé un esprit carnassier qui n'a plus rien à voir avec l'objectif de la démarche d'informer. " Leur mission : vendre. Ce qui fait un accroc majeur à la déontologie", affirme-t-il.

Selon lui, le problème que génère la convergence vient de l'intégration qui est faite entre le média et son utilisation à des fins promotionnelles. En cela, la convergence vient jeter un ombrage sur la crédibilité des journalistes et des émissions d'information.

Il dénonce l'utilisation qui est faite des réseaux d'information continue, où des événements insignifiants prennent une importance démesurée lorsqu'ils sont

couverts en direct. Il exige que le journaliste se campe dans son rôle essentiel : informer. Le média ne doit pas devenir une simple courroie de transmission, dit-il.

Le patriotisme de la part des journalistes doit être banni dans l'information, affirme-t-il en faisant référence à la couverture médiatique faite au référendum de 1995. L'objectif doit être de maintenir le rapport de vérité entre le réel et le discours journalistique sur le réel, rappelle-t-il. À ce sujet, il écorche la presse québécoise qui, dit-il, se livre au " jeu de la petite politique partisane " et adopte une position de repli sur les enjeux québécois en faisant fi du reste du Canada.

Il s'attaque aux faits divers devenus "la gangrène du sensationnalisme."

Il critique l'utilisation de la presse à des fins de propagande, un cas largement appuyé par l'exemple du traitement journalistique réservé à la guerre en Irak en 2003 par la presse américaine.

Un vieux routard

Ces constats proviennent d'une source pour le moins crédible et surtout, fort bien informée.

Mario Cardinal a oeuvré dans le monde de l'information pendant quarante-cinq ans, dont la plupart à titre de journaliste. Son expérience est très diversifiée : presse écrite, presse électronique, radio et télévision. À cela s'ajoute quatre années passées à assumer les fonctions d'ombudsman pour tout le réseau français de la Société Radio-Canada. Cette dernière expérience lui a permis d'acquérir une solide compétence en matière de déontologie journalistique.

Bien que son ouvrage ne se veuille pas un traité d'éthique du journalisme, cette dernière est

Suite page 11



LES SUITES...

LA RÉFORME DE L'ORTHOGRAPHE...

grammaticale, a déjà inclu les changements, nous confirma-t-elle, tandis que Microsoft le fera prochainement [N.D.L.R. Microsoft a déjà intégré certains des changements à sa suite Office, mais il est possible pour l'utilisateur d'y trouver recélées des anomalies].

Une remarque savoureuse nous vint de l'auditoire lorsque Madame Madeleine Sauvé, ancienne grammairienne de l'Université, se leva pour définir le mot "rectification". C'est que les invités utilisaient "rectification" plutôt que "réforme" pour évoquer cette dernière. "Rectification", d'expliquer Madame Sauvé, n'est pas un terme approprié puisqu'il signifie notamment "corriger ce qui n'est pas droit" - et "tuer"! "Réforme", "nouvelle orthographe": voilà des mots qui évoquent des sentiments moins douloureux dans le subconscient collectif.

Aurel Ramat renchérit par un exposé en grande partie dédié à réfuter l'argumentaire des résistants. Le globetrotteur repositionna la réforme dans son contexte: quelques modifications logiques visant à éliminer des exceptions inutiles. Il expliqua que personne n'est forcé d'accepter cette réforme. "Si une réforme ne me plaît pas, je ne l'applique pas quand j'écris", précisa-t-il. La réforme sera selon lui acquise progressivement et continument, voire suggestivement.

Aurel Ramat démontra que la nécessité d'une période d'adaptation est normale. La réforme qui proposait la

modification du mot "françois" pour "français" n'a été adoptée qu'après 183 ans de délibérations, illustra-t-il. Afin de calmer les tensions, il fit preuve d'un humour débordant et d'une rigueur assidue. Le lecteur curieux pourra consulter l'ouvrage de la sommité pour en savoir plus (l'auteur y explique pourquoi il a choisi d'adopter la nouvelle orthographe).

Daniel Baril ne put qu'abonder dans le sens de ses comparses. Il a lui-même utilisé la nouvelle orthographe dans ses articles pour Forum. Aucun lecteur ne s'est plaint de cette situation.

Une enseignante a questionné les conférenciers à savoir si l'information sur la réforme était bel et bien diffusée dans les écoles. La question relève sans doute du ministère de l'Éducation, mais les invités purent confirmer que les cégeps tiennent officiellement compte de la nouvelle orthographe dans leur épreuve uniforme. La paperasse viendra au gré des résistances qu'elle rencontrera sur son chemin.

Il est important de préciser que l'ancienne orthographe est aussi acceptée. Par conséquent, il vous est toujours possible d'utiliser les deux formes dans vos rédactions, sans crainte de voir apparaître un déléatur. Avec le temps, les changements proposés par la réforme de 1990 feront partie de notre culture. Sans vous en rendre compte, vous utilisez peut-être déjà la nouvelle orthographe.

UNE LANGUE BRANCHÉE

Puis, les activités et mérites du français en éducation ont aussi eu leur place dans la Francofête. En effet, les enseignants qui le souhaitaient ont été invités à participer avec leurs élèves aux différents concours.

Les Francovilles, villes phares de la Francofête
Une fois de plus, les activités organisées par les francophones et francophiles des quatre coins du pays ont tissé la toile rassembleuse d'une communauté de neuf millions de personnes qui parlent français au Canada. Mais la Francofête se célèbre aussi hors du Canada. En effet, la France organise, elle aussi, quelques évènements.

Chaque année, une ville est choisie pour être la Francoville. Cette année, c'est la municipalité de Saint-Jean-sur-Richelieu qui a accueilli les festivités de la Francofête. Grâce à l'Office québécois de la langue française et l'Association Québec-France, les Québécoises et Québécois ont pu, de plus, découvrir la culture française, puisque cette année la ville de Quimper en France était elle aussi Francoville. À Quimper, les Français ont découvert, quant à eux, la culture québécoise. D'un océan à l'autre, des gens qui parlent et aiment le français ont tout mis en œuvre pour préparer ce grand évènement culturel.

LES SUITES...

L'HEURE DE L'EXIGENCE...

omniprésente d'une couverture à l'autre de son livre. De plus, l'esprit analytique de son auteur est partout. Les faits qu'il soulève, les interrogations qui ne restent pas sans réponses : Mario Cardinal offre dans ce document une recherche fort complète et appuyée d'une série d'exemples pertinents.

Qu'il s'attarde à " l'affaire Lester ", à la machine de télé-réalité au Québec (*Star Académie* ou *Occupation double*) ou encore, qu'il fasse référence à une série de bévues commises par divers journalistes québécois, canadiens et internationaux, chaque affirmation qu'il pose suscite la réflexion.

Celle-ci est d'autant plus facilitée par les nombreuses citations tirées à même divers documents mis sur pied par des spécialistes que Mario Cardinal utilise pour soutenir ses propos. Ainsi, des résultats de sondages, des commentaires d'analystes et de chercheurs d'Erin Research, de l'Institut Fraser de la Colombie-Britannique, de divers professeurs de l'Université Laval et de bien d'autres encore, servent d'assise à une argumentation bien étayée.

Il met les comptes à jour

Toutefois, une ombre au tableau. Les critiques de l'auteur sont parfois bien proches du règlement de compte. Un exemple en particulier. Un chapitre du livre traite de l'accueil méprisant qu'ont réservé les journalistes francophones à la série *Le Canada*, une histoire populaire, produite et réalisée par Radio Canada et diffusée en 2000-2001 dans l'ensemble du Canada.

Comme l'a démontré Mario Cardinal, la presse francophone du Québec a levé le nez sur cette série alors que la presse anglophone de l'ensemble du pays a été dithyrambique à son égard. Selon l'auteur, cet événe-

ment constitue une preuve de plus que " le préjugé a aveuglé la conscience professionnelle " des critiques francophones.

Jusque là, la démonstration est efficace. Par contre, ayant lui-même travaillé à cette série, Mario Cardinal s'efforce surtout de justifier chacune des actions qui ont été entreprises pour mener la série télévisée à bon port. Cela a pour effet de colorer quelque peu les propos de l'auteur et y donne un ton particulièrement subjectif qui détonne du reste de l'ouvrage.



Un document digne d'intérêt

Bien que l'analyse proposée par l'auteur soit révélatrice de dérapages multiples que connaît tant la profession de journaliste que le milieu de l'information, Mario Cardinal porte un regard lucide et souvent très juste sur la situation. Même si les faits relatés auraient pu permettre une démolition en règle, Mario Cardinal ne tombe pas dans la facilité et l'amertume, bien au contraire.

Loin de ressembler aux " derniers râlements d'un dinosaure nostalgique " comme le suggère l'auteur dans l'avant-propos, le texte de Mario Cardinal est plus près de l'éclairage que jette le sage sur le passé

dont il a été le témoin et de l'histoire qui l'a façonnée. Mais ne vous trompez pas, il n'est pas question ici d'un vieux sage frêle et chétif mais d'un homme toujours combatif et alerte!

Bref, un condensé d'informations qui saura rendre plus critique quiconque porte un regard sur l'actualité et le traitement qui en est fait.

COMITÉ DE RÉDACTION

Rédactrice en chef : Julie Demers

Rédacteur en chef adjoint : Robert Lacerte

Pupitreurs : Normand Bélisle

Collaborateurs : Didier Bert, MathiasMarchal, Norbert Martinez, Ludovic Rheault, Elisabeth Ricard, Stéphane Richard.

Révision : Julie Demers

Superviseur : Jean-Claude Leclerc

AVIS AUX COLLABORATEURS

Vous voulez participer au prochain numéro ? Envoyez-nous un texte de **3500** caractères, espaces comprises, police *Times New Roman*, 12 points à double interligne, pas d'alinéa. Indiquez le titre de votre article dans la case objet de votre courriel adressé à :

lereporter@ageefep.qc.ca

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Il se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.

**Des commentaires, des questions,
des suggestions ?**

Nous voulons vous lire !

Écrivez-nous à :

lereporter@ageefep.qc.ca

Prochaine date de tombée :

Septembre 2005

Thématique :

À communiquer

Prix Lizette Gervais

Le vendredi 6 mai 2005

Pavillon 3200 Jean-Brillant